



La littérature et le sport : petit florilège

« Le sport a aussi ses Humanités »¹

HOMERE	3
La ruse d'Antilochos	3
PLATON	4
L'éducation intellectuelle et sportive	4
POLYBE	5
Un public versatile	5
SUETONE	6
La passion de Néron pour les chevaux	6
Néron aux jeux olympiques et isthmiques	6
La passion de Néron pour la popularité	6
Jean-Jules JUSSERAND	7
Paume, soule, crosse et leurs dérivés	7
Henry de MONTHERLANT	8
Mademoiselle de Plémeur	8
Jean PREVOST	9
De la tête et du pied	9
René BAZIN	10
L'estaminet de la belle aventure	10
Roger FRISON-ROCHE	11
Premier de cordée	11
Yves MONTAND	12
Battling Joe	12
Jean LACOUTURE	13
Si vous voulez savoir ce que c'est que jouer	13
Antoine BLONDIN	14
Un meeting essentiel	14

¹. Jean Prévost, *Plaisir des sports*, Gallimard, Paris 1925, p. 40.

-3000 -2000 -1000	Antiquité	La ruse d'Antilochos , Homère, chant XXIII de <i>L'Iliade</i> : la course de chars.	Tribale -900 Homérique -800 1 ^{ère} Olympiade -776 Archaïque
		L'éducation intellectuelle et sportive , Platon, <i>République</i> .	Classique -490
		Un public versatile , Polybe, <i>Histoire</i> .	Hellénistique -332
0		Néron aux jeux olympiques et isthmiques Suétone, <i>Les vies des douze Césars</i> .	Romaine Fin des J.O. 393
476 1000		Moyen-Age	Paume, soule, crosse et leurs dérivés , Jean-Jules Jusserand, <i>Les sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France</i> .
1492	Temps modernes		
1789	Epoque contemporaine	Mademoiselle de Plémeur , Henry de Montherlant, <i>Les Olympiques</i> . De la tête et du pied , Jean Prévost, <i>Plaisirs des sports</i> . Premier de cordée , Roger Frison-Roche. Battling Joe , Yves Montand. Si vous voulez savoir ce que c'est que jouer... , Jean Lacouture, <i>Le rugby, c'est un monde</i> . Un meeting essentiel , Antoine Blondin, <i>Sur le tour de France</i> .	Industrielle
Dates	HISTOIRE (périodisation)		Histoire du sport

HOMERE

La ruse d'Antilochos

A sa suite menait l'Atride, le blond Ménélas. Antilochos, lui, excitait les chevaux de son père :

« Avancez, vous aussi, allongez votre galop au plus vite ; certes je ne vous demande pas de lutter avec ces chevaux, ceux du fils ardent de Tydée², auxquels Athénè maintenant donne la vitesse, le couvrant lui-même de gloire. Mais les chevaux de l'Atride, atteignez-les (au lieu d'être distancés), vite, de peur d'être couverts de honte par Aïthè, une jument ! Pourquoi être distancés, mes braves ? Car je vous le dis, et ceci s'accomplira : vous ne serez pas soignés par Nestor, pasteur de troupes, il vous tuera aussitôt avec le bronze aigu, si, faute d'énergie, nous remportons un prix inférieur. Poursuivez donc ce char, hâtez-vous au plus vite ; et moi, j'emploierai mon art et ma réflexion à me glisser devant lui quand le chemin se rétrécira : l'occasion ne m'échappera pas. »

Il dit, et eux, craignant la menace de leur prince, coururent plus vite quelque temps. Tout de suite après, l'ardent Antilochos vit le chemin rétréci et creusé. Il y avait dans la terre une excavation, par où l'eau de pluie amassée avait emporté une partie de la route, et creusé toute la place. Par là, se dirigeait Ménélas, évitant un accrochage. Antilochos fit sortir ses chevaux aux sabots massifs de la route, et, inclinant un peu de côté, les pressa. L'Atride eut peur, et cria à Antilochos :

« Antilochos, tu conduis comme un fou, retiens tes chevaux. La route est étroite. Bientôt, quand elle sera plus large, tu me dépasseras. Ne nous perds pas tous deux, en heurtant mon char. »

Il dit, mais Antilochos poussa ses chevaux encore plus vite, les pressant de l'aiguillon, comme un homme qui n'entend pas. La distance que parcourt un disque, lancé de la hauteur de l'épaule par un homme robuste, qui éprouve sa jeunesse, fut celle sur laquelle ils coururent de front ; et, brusquement, reculèrent les juments de l'Atride ; car de lui-même il renonça à les pousser, de peur de voir, dans le chemin, les chevaux aux sabots massifs se heurter, renverser les chars bien tressés, et les cochers eux-mêmes tomber dans la poussière, en se hâtant pour la victoire.

Le blond Ménélas, querellant Antilochos, lui dit :

« Antilochos, point d'humain plus malfaisant que toi ! Va-t'en à la malheure ! Nous n'avions pas raison de te dire sage, nous, les Achéens ! Non, cependant, même ainsi, tu ne remporteras pas le prix sans prêter serment. »

Ayant ainsi parlé, il excita ses chevaux et leur dit :

« Ne me retardez pas, ne vous arrêtez pas, bien qu'affligés. Les pieds, les genoux de ceux-ci seront fatigués avant les vôtres ; car tous deux manquent de jeunesse. »

Il dit, et eux, craignant les menaces de leur roi, coururent plus vite, et bientôt furent près des autres.

Les compétitions du chant XXIII de *L'Illiade*, Homère : **la course de chars**.
L'Illiade, traduction par Eugène Lasserre, Garnier-Flammarion, Paris 1965, pp. 386-387.

². Il s'agit de Diomède qui mène la course et va la remporter. L'Atride, le blond Ménélas, et l'ardent Antilochos, fils de Nestor (et qui a bénéficié de ses conseils avant le départ), luttent au coude à coude pour la deuxième place. Par cette ruse Antilochos aura suffisamment distancé Ménélas pour empêcher celui-ci de le rattraper avant l'arrivée.

PLATON

L'éducation intellectuelle et sportive

SOCRATE — Dis-moi, Glaucon, ceux qui ont fondé l'éducation sur la « musique » et la « gymnastique » l'ont-ils bien fait, comme certains le pensent, dans la pensée de cultiver d'un côté l'âme, de l'autre le corps ?

GLAUCON — Que veux-tu dire, Socrate ?

SOCRATE — C'est qu'ils risquent fort d'avoir, des deux façons, travaillé à l'éducation de l'âme.

GLAUCON — Et comment cela ?

SOCRATE — Ne penses-tu pas à la mentalité de ceux qui passent leur vie à « faire du sport », sans recevoir le moindre vestige de culture intellectuelle ? Et penses-tu également à ce que donne la méthode inverse ?

GLAUCON — De quoi veux-tu donc parler ?

SOCRATE — De brutalité et de dureté, de mollesse et de nonchalance.

GLAUCON — Tu veux dire que ceux qui ne font que du sport deviennent exagérément brutaux et que les purs intellectuels s'amollissent outre mesure.

SOCRATE — La brutalité même dont tu parles pourrait bien provenir d'un instinct de la combativité naturelle qui bien éduqué engendrerait le courage, mais qui, exagéré, ne donne naissance qu'à la dureté et au mauvais caractère. Ne te semble-t-il pas ?

GLAUCON — En effet. [...]

SOCRATE — Quoi encore ? Celui qui s'entraîne à tous les sports et se montre goinfre à plaisir, en rompant tout contact avec la musique et la philosophie, ne commence-t-il pas par accroître ses forces physiques, par s'emplier d'énergie et de fierté et par devenir courageux ?

GLAUCON — Effectivement.

SOCRATE — Qu'arrive-t-il alors ? S'il ne fait rien d'autre, s'il n'a rien de commun avec la Muse, quand bien même il aurait eu dans l'âme quelque goût naturel pour l'étude, comme il n'a jamais tâté ni d'elle ni des recherches scientifiques, comme il n'a approché ni l'éloquence ni les autres parties de la « musique », son esprit devient faible, sourd et aveugle, rien ne l'éveille, rien ne l'alimente et ses sens eux-mêmes se rouillent.

GLAUCON — C'est bien cela.

SOCRATE — Un tel être devient l'ennemi de la raison et des Muses ; il n'use jamais de la force persuasive de la parole ; il règle tout par la force et la brutalité, comme une bête, et il vit dans l'ignorance et la grossièreté, sans harmonie et sans grâce.

GLAUCON — C'est tout à fait ainsi que cela se passe.

SOCRATE — Je dirais donc qu'un dieu a, semble-t-il, donné aux hommes ces deux arts, la « musique » et la gymnastique, pour faire l'éducation de leur énergie et de leur sagesse ; et non pas dans l'intérêt particulier de leur âme ni de leur corps, mais bien dans celui des deux, pour réaliser leur harmonie conjugquée, leur tension ou leur détente légitimes.

GLAUCON — C'est probable.

SOCRATE — Donc, de celui qui tempère parfaitement son activité sportive par une activité intellectuelle, de celui qui atteint le mieux cet équilibre moral, nous aurons tout à fait raison de dire qu'il réalise en lui une musique et une harmonie parfaites, plus parfaites encore que l'accord qu'on peut réaliser entre des cordes.

GLAUCON — Tu as raison, Socrate.

SOCRATE — Et dans notre cité, Glaucon, si elle veut vivre, n'aurons-nous donc pas toujours besoin de quelqu'un qui veille à cette harmonie ?

GLAUCON — Oui ! Certes ! Toujours !

République, Platon, 410d-412b.

POLYBE

Un public versatile

Lorsqu'on oppose un pugiliste célèbre et jamais vaincu à un adversaire obscur et bien inférieur à lui, la foule se déclare immédiatement pour le plus faible ; elle lui crie des encouragements et le soutient de tout son coeur. Quand il lui arrive de toucher son adversaire au visage et qu'il le force à accuser le coup ; l'excitation est générale. On va même jusqu'à lancer des sarcasmes à l'autre, non par hostilité à son égard ou parce qu'on lui reproche quelque chose, mais par l'effet de cette sympathie étrange qui pousse les gens à prendre instinctivement le parti du plus faible. Pourtant, lorsque dans un tel instant, on adresse des remontrances aux spectateurs, ceux-ci changent bien vite d'attitude et reviennent à la raison. C'est ce que fit, dit-on, Cléitomachos. Il passait pour être invincible au pugilat et sa renommée s'était répandue dans le monde entier. Le roi Ptolémée voulut, à ce qu'on raconte, abattre sa réputation. Pour cela, il fit soumettre à un entraînement intensif le pugiliste Aristonicos, qui semblait exceptionnellement doué pour ce genre de combat, puis il l'envoya en Grèce. Celui-ci se présenta donc pour participer aux Jeux Olympiques³ et défia Cléitomachos. Aussitôt, à ce qu'on raconte, ce fut à lui qu'allèrent les sympathies et les acclamations du public, ravi de voir qu'il se trouvait un homme pour oser se mesurer avec le champion. Et lorsque, après quelques échanges il apparut qu'il tenait tête à son adversaire, lorsqu'on le vit même, par un coup bien placé, toucher durement son adversaire, ce fut un tonnerre d'applaudissements. On souhaitait la victoire d'Aristonicos et on lui criait des encouragements. A ce moment, dit-on, Cléitomachos, qui s'était écarté pour reprendre son souffle pendant quelques instants, se tourna vers l'assistance et lui demanda pour quelle raison elle soutenait ainsi Aristonicos et faisait tout son possible pour l'aider à gagner. Trouvait-on que lui-même ne combattait pas légalement ? Ignorait-on que Cléitomachos luttait pour la gloire des Grecs et Aristonicos pour celle du roi Ptolémée. Préféraient-ils qu'un Egyptien remportât la couronne olympique après avoir triomphé des Grecs, plutôt que d'entendre proclamer la victoire au pugilat d'un Béotien de Thèbes ? Ces paroles du champion provoquèrent, à ce qu'on raconte, un tel revirement parmi la foule, que ce fut par elle plutôt que par Cléitomachos qu'Aristonicos fut finalement vaincu.

Histoire, Polybe, Livre XXVII, 9.

³. Il s'agit du pancrace aux 141^{èmes} J.O. (~216).

SUETONE

La passion de Néron pour les chevaux

Pour les chevaux il eut, dès son plus jeune âge, une passion particulièrement vive, et la plupart de ses conversations roulaient, quoiqu'on le lui défendît, sur les jeux du cirque ; un jour il s'apitoyait, au milieu de ses condisciples, sur un cocher du parti vert traîné par des chevaux et, comme son maître le grondait, il déclara qu'il parlait d'Hector. Au début de son principat, il s'amusait chaque fois à faire évoluer sur une table de jeu des quadriges d'ivoire et quittait sa retraite pour assister aux moindres jeux du cirque, d'abord en secret, puis sans se cacher, de sorte que ces jours-là tout le monde était absolument certain qu'il serait présent. D'ailleurs il ne cachait pas qu'il voulait voir augmenter le nombre des prix ; aussi comme on multipliait les départs, le spectacle se prolongeait-il jusqu'à une heure tardive et les chefs des partis eux-mêmes ne daignaient-ils plus amener leur troupe que pour une course d'une journée entière. Bientôt il voulut conduire lui-même et, qui plus est, se donner souvent en spectacle : il fit donc son apprentissage dans ses jardins au milieu des esclaves et de la populace, puis s'offrit aux yeux de tous dans le Grand Cirque, et ce fut un de ses affranchis qui jeta la serviette de la place où le font habituellement les magistrats.

Les vies des douze Césars, Suétone, Néron XXII.

Néron aux jeux olympiques et isthmiques

Il conduisit aussi des chars dans plusieurs concours, et même parut aux Jeux Olympiques avec un attelage de dix chevaux, quoique dans l'un de ses poèmes il eut blâmé le roi Mithridate précisément pour ce fait ; il fut d'ailleurs précipité de son char, on l'y remplaça, mais ne pouvant tenir jusqu'au bout, il dut s'arrêter avant la fin de la course, ce qui ne l'empêcha point d'être couronné. Ensuite, en quittant la Grèce il accorde la liberté à toute la province et à ses juges le droit de cité romaine, plus des sommes considérables. C'est lui-même qui proclama ces récompenses, au milieu du stade, le jour des Jeux Isthmiques.

Les vies des douze Césars, Suétone, Néron XXIV.

La passion de Néron pour la popularité

Il avait surtout la passion de la popularité et prétendait rivaliser avec tous ceux qui à un titre quelconque possédaient la faveur de la foule. Après ses succès au théâtre, le bruit se répandit qu'au prochain lustre il descendrait dans l'arène parmi les athlètes, aux Jeux Olympiques ; de ce fait, il s'exerçait régulièrement à la lutte et dans toute la Grèce il n'avait jamais assisté aux concours gymniques sans se tenir assis dans le stade, à la façon des arbitres, ramenant parfois de ses propres mains au milieu de l'arène les couples qui s'en écartaient trop. Voyant qu'on le mettait au niveau d'Apollon pour le chant et du soleil pour la conduite des chars, il avait même résolu d'imiter aussi les exploits d'Hercule, il avait, dit-on, fait préparer un lion qu'il devait, paraissant tout nu dans l'arène de l'amphithéâtre, soit assommer à coup de massue, soit étouffer entre ses bras, sous les regards du peuple.

Les vies des douze Césars, Suétone, Néron LIII.

JEAN-JULES JUSSERAND

Paume, soule, crosse et leurs dérivés

Pour la postérité impartiale, le roi des anciens jeux français non militaires fut le jeu de paume. Il semble qu'on l'ait toujours pratiqué dans notre pays ; les plus anciens textes qui se rapportent aux jeux de paume, pelote ou bonde, les montrent populaires déjà depuis longtemps. Les rôles de la taille qui nous ont été conservés pour la ville de Paris en 1292 permettent de constater qu'il s'y trouvait alors treize paumiers fabricants de balles, ce qui suppose un trafic considérable ; deux « valets-paumiers » (aides ou apprentis) figurent également au rôle. La ville, dans le même temps, n'avait que huit libraires, « merchants et vendeurs de livres », et un seul marchand d'encre, qui était, d'ailleurs, une femme, qualifiée *d'encrière* dans le rôle.

Les poètes qui, depuis le temps où se répandit chez nous le goût des expressions générales, se sont plu à qualifier les hommes de « jouets » de la Fortune, les plaignaient au moyen âge d'en être « la pelote » : reçus, chassés, renvoyés, ballottés de maintes manières, comme à la paume. [...]

Le jeu excitait et absorbait les esprits à tel point que des lois répressives étaient jugées utiles par le roi, vexatoires par ses sujets, et, en fait, demeuraient vaines. Charles V interdit, comme on a vu, les jeux de « palmes » (paumes) parce qu'on y perdait son temps. Une ordonnance du Prévôt de Paris, du 22 janvier 1397, constate que « plusieurs gens de métier et autres du petit peuple quittent leur ouvrage et leurs familles pendant les jours ouvrables pour aller jouer à la paume, à la boule » et à une variété d'autres jeux, gaspillant ainsi leur temps et leurs biens. Il leur est enjoint de ne s'y plus livrer que le dimanche ; défense de jouer pendant les jours ouvrables, à peine de prison et d'amende arbitraire, dont les dénonciateurs auront le quart. Les religieux même se laissaient entraîner, et le concile de Sens leur interdisait, en 1485, de jouer à la paume, surtout « en chemise et en public ». Les Plantagenêts, qui régnaient à Londres, voyaient les mêmes inconvénients aux mêmes jeux, importés de France en Angleterre, avec toutes leurs règles et procédés, leurs « chasses », leurs coups comptés à la française. Ils les avaient interdits de même périodiquement, pour les mêmes motifs.

Le jeu se jouait, au moyen âge, en plein air : c'est ce que nous appelons la longue paume, encore en usage dans nos campagnes et même dans pas mal de villes, telles que Saint-Quentin, Péronne, Montdidier, Soissons, Compiègne, Valenciennes, Paris, où une partie des Champs-Élysées lui est demeurée affectée jusqu'en 1853. Sur cet emplacement fut construit le Palais de l'Industrie, qui a disparu à son tour, et le jeu a été transporté au jardin du Luxembourg, où il continue de prospérer.

Intéressant, demandant de l'agilité et du coup d'œil, faisant prendre au corps une variété de poses, n'exigeant que des accessoires insignifiants, ce jeu était pratiqué par toute la France, en tout temps et même au milieu des guerres, par des gens de toute sorte, depuis les vilains jusqu'au roi, qui n'avait garde de s'interdire à lui-même un passe-temps si agréable, ni, d'ailleurs, de limiter son plaisir en prenant des précautions d'hygiène. Louis X le Hutin se trouvait au bois de Vincennes, en 1316 ; là, [...] il joua avec la dernière violence, en « hutin » qu'il était, fut se reposer « en une cave », but un plein hanap d'eau [...]. La fièvre se déclara ; il dut se mettre au lit [...], il trépassa. Cet exemple ne retint pas plus ses successeurs que ses sujets.

Les sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France, Jean-Jules Jusserand, Champion-Slatkine, Paris-Genève 1986, pp. 240-243. (Première publication : 1901).

HENRY DE MONTHERLANT

Mademoiselle de Plémeur

J'ai rencontré dans les stades féminins quelques jeunes filles, extrêmes fleurs de ces familles de noblesse bretonne où se perpétue depuis des siècles un esprit d'indépendance et de fronde. Ces filles faisaient de l'athlétisme comme leurs frères de la politique de gauche. Elles jetaient dans ce qui était pour elles une infraction toutes les richesses, toutes les âcretés d'un vieux sang.

Quand je connus M^{lle} de Plémeur, elle était la gloire de son club : championne du « Trois cents mètres », et imbattable alors en France sur ce parcours. D'ailleurs profondément artiste du sport, inégale, fantasque, prompte au découragement comme à la griserie, et si excentrique de manières que, n'eût été sa valeur, on l'eût écartée du club comme « impossible ».

Elle avait vingt-quatre ans : c'est l'arrière-saison pour une jeune fille. Ses belles formes - si longues - passaient assez inaperçues, par manque peut-être d'un certain piquant qui tient lieu de tout à nos Français ; peut-être surtout parce qu'elle s'habillait en chien savant. De visage, elle ne valait pas d'être regardée (mais qu'un visage est pauvre auprès d'un corps !). L'acte athlétique la transfigurait. Elle s'y échappait dans une humanité accomplie.

Son frère était spahi en Afrique, après s'être fait prendre un jour dans une mauvaise histoire, quand le vieux M. de Plémeur vint sangloter chez le commissaire, qui laissa sur le banc des souteneurs cette proie à particule ; et les agents se retournaient pour ricaner : pensez donc, un vicomte ! Elle, nous savions vaguement qu'elle avait, par coup de tête, par excès d'ennui, quitté le hobereau qui noyait sous l'alcool, au fond d'un manoir crasseux près de Morlaix, l'angoisse de reconnaître peu à peu qu'on devient pauvre. Elle avait horreur du « monde » et vivait dans une petite pension, rabattant sur le domaine paternel, à ce qu'on disait, tous ceux qui se ventrent avec les maisons qui déclinent. Et parfois, quand le jeu cessait de mettre sur sa face un beau masque de ménade-vierge, j'avais cru y lire cette tristesse, croisée chaque jour dans la rue, et chaque jour avec une même pitié : « Il est possible que je ne me marie pas. »

Me trompé-je ? Mais le sport, comme la religion, est quelquefois un dérivatif. J'ai vu, des garçons et des jeunes filles comprendre la victoire de leur corps comme un moyen de se redonner confiance, de balancer quelque impuissance ou quelque échec de la vie quotidienne : timidité, déboires, humiliation sociale. Nouvelle idole et nouvelle illusion.

Un jour, M^{lle} de Plémeur, à la surprise de tous, se fit largement battre dans son trois cents mètres, par manque de « pointe » finale. Elle accepta la défaite avec cette loyauté sportive si méritoire dans un génie féminin. Mais, sans avoir dit au revoir à quiconque, elle cessa de venir au stade, ne donna plus de ses nouvelles, et ce fut par hasard que nous apprîmes, après quelque temps, qu'elle était retournée à Morlaix.

[...]

Personne ne l'a revue au club. Le sport était l'unique hausse-col de M^{lle} de Plémeur, son armature, son couvent. Qu'est-elle devenue, si l'on se souvient que par là-dessus elle n'avait pas le sou ?

Les Olympiques, Henry de Montherlant, Grasset, Paris 1938.
Repris dans *Les plus belles histoires de sport*, recueillies par Marcel Berger,
10^{ème} édition, éd. Emile-Paul, Paris 1948, pp. 181-183 ; 194.
(Première publication aux JO de Paris en 1924).

JEAN PREVOST

De la tête et du pied

Cette malheureuse équipe seconde est déjà énervée quand elle arrive sur le terrain ; aussitôt elle s'applique à s'énerver davantage ; quelques chandelles, mais ce n'est pas sérieux ; ils poussent la balle devant eux, s'exercent et se passionnent le dedans des pieds ; ils se font manchots, leurs bras ne leur serviront plus que de balanciers ; ils exercent aussi la souplesse de leur cou, leur crâne va servir, et il faut calculer l'angle et la force avec laquelle leur propre bille renverra le ballon. Enfin ils exercent leur garde-but, joueur le plus lent des mauvaises équipes ; mais joueur le plus leste, le plus athlétique et le seul parfaitement développé dans les équipes plus fortes. Le garde-but, c'est le seul joueur d'association que puisse regarder un joueur de rugby.

Arrivent les adversaires, et chacun se dispose à sa place sur le tapis vert pour jouer ce billard compliqué. Le coup d'envoi est donné, et sonne quand la balle est haut en l'air ; arrosés de pluie fine, le pied peu sûr, les voilà esclaves de cette balle incroyablement rapide, qu'ils ne pourraient suivre, qu'il est défendu d'attraper, et qui devra filer ou voltiger toujours.

Voici deux avants de l'équipe adverse qui arrivent en dribblant ; il serait difficile de trouver un spectacle athlétique plus laid que le dribbling, que ce trot de crapauds, qui retiennent en laisse et caressent lourdement de la botte cette balle ronde toujours prête à s'échapper. [...]

Les arrières regardent avec énervement leurs avants se faire dominer ; ils reçoivent l'attaque d'un avant-centre adverse, non sans bousculades, et renvoient la balle qu'on leur intercepte au passage. La mi-temps enfin arrive et les voilà qui s'amusent l'un l'autre. Quel temps, quelle équipe et quel ennui !

À l'écart de ceux qui récriminent, deux des avants essaient de se réchauffer, de trouver quelque chose à louer dans la partie. Est-ce qu'il peut y avoir du sport sans joie ? Peu à peu, ils donnent quelques louanges à leurs adversaires, puis l'un d'eux glisse :

- Te rappelles-tu, aux Jeux, les deux *demis* Tchèques contre les Suisses ?

- Ces passes à ras de terre, raides, tellement justes.

- Et les Uruguayens dans la *finale* du tournoi, comme ils jouaient dans les jambes de leurs adversaires ? Et ces pointes de vitesse avec la balle, et leur premier but ?

Dans leurs jambes mal mises en train, et pourtant déjà fatiguées, fatiguées double et désunies par les efforts infructueux, une chaleur passe qui les assouplit ; un grand enthousiasme masseur. Ils reprennent place pour la seconde mi-temps.

La balle leur paraît lente, leurs adversaires et leurs coéquipiers plus gauches encore. Mais ils en sourient : que d'exploits possibles sur ce terrain ! La balle justement leur arrive ; ils la captent, ils dribblent, rapides comme leurs souvenirs ; enfin l'un d'eux, d'un coup droit triomphant, marque un but, offrande au culte de Colombes.

La partie se ranime, le jeu de tous se fait plus rapide. Mais l'adresse des deux avants se joue de la défense adverse, et leurs coéquipiers les servent avec attention, leur confiant le soin des exploits et cherchant d'où peut venir cette verve inattendue.

Sur un corner, un second but est marqué d'un coup de tête que son auteur sentait infaillible d'avance. Et son compagnon, pour le féliciter, lui crie le nom d'un de ses héros adorés. Et les noms des vainqueurs de Colombes se croisent dans l'air. Comme ils sont bien quatre ou cinq dans chaque équipe à les avoir vus, ils comprennent et à leur tour se dégèlent, la verve se fait générale. Et la partie s'achève, brillante et courtoise, heureuse pour les vaincus comme pour les vainqueurs, sous l'invocation des héros propices.

Plaisirs des sports, Jean Prévost, La Table Ronde, Paris 2003, pp. 117-120.
(Première publication : Gallimard, 1925).

RENE BAZIN

L'estaminet de la belle aventure

En même temps, il allumait, connaissant la maison, ce qu'ils nommaient « le supplément », une demi-douzaine de lampes électriques, qui doublèrent la lumière, et donnèrent un air de fête à la salle de la *Belle Aventure*. La cible devint un bouquet cueilli du matin.

- A toi, l'Empereur !

Les habitués considéraient avec plaisir et déférence ce dignitaire du noble jeu, qui honorait de sa présence la réunion de ce soir. Lui, ayant accroché son manteau et son chapeau à un clou du mur, il était debout, son arc dans la main gauche, le poignet protégé par un brassard de cuir lacé, une flèche dans la main droite. Son arme, il l'avait fait apporter l'après-midi, par son fils aîné, un grandet déjà, et fier d'être fils d'empereur. [...].

- Allons ! A l'Empereur de tirer ! reprit Demeester.

Le groupe s'ouvrit. Le grand archer de la société du *Beau Bouquet* de Mouvaux se plaça à l'entrée du chemin de tir, assujettit la corde de son arc dans l'encoche du bas de la flèche, que décoraient en effet trois arêtes de plumes blanches ébarbées, considéra un instant la cible, là-bas, toute lumineuse, mesura de l'œil la distance, puis, d'un mouvement rapide et sans secousse, tirant à lui la flèche, l'amenant à toucher, de la pointe de corne, le milieu de l'arc ployé comme un cerceau, il releva aussitôt ses deux doigts agrippés à la corde, et le trait, qu'on vit voler, décrivit une courbe légère, et se planta dans la cible.

- Joli coup ! crièrent trois voix ensemble.

Trois compagnons de l'arc coururent, par le couloir, jusqu'au berceau. L'un d'eux annonça, de l'extrémité de la salle :

- Sur la ligne de partage entre le rouge et le blanc : le blanc est touché !

- A toi, Alfred Demeester ! dit l'Empereur.

[...] Les dominant d'une demi-tête, les deux mains tenant l'arc comme un grand bâton de montagne, l'Empereur observait. Ce n'était point un concours, mais la rivalité, la fierté jalouse animaient les sociétaires. Demeester avait un arc en bois d'if - l'if au tronc bien droit, l'if dont le bois est couleur de sang, l'if qui défend son cœur avec toutes ses branches -, un arc qui aurait pu servir dans les guerres d'autrefois, membré, luisant et qu'il était seul à pouvoir bien manœuvrer. Pour tirer, il ne se redressa point ; au contraire, il écarta ses jambes, les plia un peu, « s'assit bien à son aise en l'air », comme il disait, et cela le fit paraître petit, large et puissant. Quand il eut placé la flèche sur la corde de boyau, trois fois il essaya de tendre l'arc, puis le laissa reprendre la ligne droite. La quatrième fois, ayant tiré la corde autant qu'il le pouvait faire, il eut l'air de chercher le but, de la pointe de sa flèche qui se déplaçait à droite, à gauche, en haut, en bas, puis tout fut immobile un moment, l'homme et l'arc, et personne ne respira plus, puis la flèche partit, et s'enfonça dans la cible, droit au centre.

- Bravo ! Vive Demeester ! Ah ! mon vieux, c'est la plus belle flèche de l'année !

Les hommes de la *Belle Aventure*, une quinzaine à présent, l'entouraient, le complimentaient, lui serraient la main. Arthur Vincke, toujours de belle humeur, fit le salut militaire.

- Eh bien ! dit-il, t'es un maître. Au concours d'été⁴, il n'y a pas de doute, tu seras roi encore, et donc empereur, puisque ce sera la troisième année. Mes compliments !

Le Roi des Archers, René Bazin, Miroirs Editions 1991, pp. 16-18. (Reprise de l'édition Bibliothèque Charpentier, Fasquelle 1947, première publication en 1929).

⁴ . Pour le « tir à l'oiseau », sur une perche verticale.

ROGER FRISON-ROCHE

Premier de cordée

Encore, toujours le vide !... Il n'en peut plus ; sa tête tourne, tourne comme le paysage environnant. Il rampe à quatre pattes, s'aidant du piolet piqué dans le gazon glissant ; il songe au ridicule de sa position, à ce que penseraient de lui ses camarades s'ils le voyaient ainsi ramper comme une larve. Mais au dedans de lui, il s'en moque, il n'a plus d'amour-propre, il a abdiqué toute fierté et ne songe plus qu'à fuir, fuir cet à-pic qui l'obsède ! Fuir cette montagne à laquelle il n'est plus destiné ! Fuir les précipices de la grande muraille, atteindre le versant nord et ses champs de neige dure ! Le voici à quatre pattes sous la corniche, comme un chien qui cherche à ouvrir une porte ; il pourrait l'escalader directement en se dressant au-dessus du vide et en enfonçant profondément le manche de son piolet pour se hisser dessus, mais il n'ose pas faire ce geste vainqueur. Alors il creuse la neige comme une taupe, déblayant à petits coups de piolet un étroit tunnel translucide par lequel il se glisse en rampant. Enfin, il émerge sur l'autre versant ; enfin, ses yeux se reposent sur quelque chose de moins raide, de moins vertical, de moins absolu. La montagne lui paraît tout à coup plus hospitalière ; les prairies enneigées de Carlaveyron accusent des douceurs de contour qui l'enchantent. Il se dresse comme un fou dans la neige et part droit devant lui, en glissade debout !

Dans un creux d'ombre, la neige durcie le surprend ; il perd l'équilibre, tombe et glisse sur le névé, filant comme un bolide dans une cuvette parsemée de rochers ; sa glissade se termine contre un gros bloc qu'il vient heurter durement. Sous le choc, il perd connaissance.

Quand il reprend ses sens, le soleil est très bas sur l'horizon. Des vapeurs montent de la plaine de Sallanches, flottent au-dessus du désert de Platé, prennent d'assaut les gorges de la Diosaz.

Le soleil couchant dessine une gloire à travers la brèche des Aravis, et du côté de Chamonix c'est déjà comme un grand trou d'ombre d'un bleu d'acier dans lequel plongent les coulées livides des glaciers.

Il se relève péniblement, comme s'il sortait d'un long engourdissement, se frotte le visage avec de la neige qui glace, durcit et rougit ses mains. Il s'aperçoit alors qu'il a saigné abondamment d'une coupure du cuir chevelu. Il reprend sa marche à pas lents, cherchant, d'un névé à l'autre, les traces du sentier muletier ; il évite par un long détour la cheminée du Brévent, toute garnie de rampes de fer par où passent les touristes. Il évite tout ce qui est pentu, vertical, et voudrait déjà être en bas dans les grasses prairies horizontales ; il se réjouit de la nuit qui vient et lui masque les grandes profondeurs.

Lorsqu'il atteint Planpraz, la nuit qui monte des vallées le rejoint et l'enveloppe ; il continue sa route avec précaution, dédaignant les raccourcis du lacet, se guidant à la lueur imprécise du ciel par-dessus les grands arbres de la forêt. Enfin, il foule avec délices le gazon doux et élastique des prairies.

Une petite lumière veille au Moëntieu des Moussoux.

Pierre se dirige vers elle avec hésitation ; puis il pense qu'il ne peut se présenter ainsi, souillé, déchiré et sanglant devant sa mère qui sans aucun doute l'attend. Il s'arrête devant le bachal, se lave à grande eau, remet son chapeau pour masquer la plaie du cuir chevelu, et enfin, sur une dernière inspection de sa personne, se jugeant présentable, il pousse la porte du chalet.

Marie Servettaz l'attend en effet, immobile au coin de la cheminée, un tricot posé sur ses genoux ; elle soupire de soulagement en le voyant.

Premier de cordée, Roger Frison-Roche, J'ai lu, Paris 2011, pp. 206-208.
(Première publication en 1941-1942).

YVES MONTAND

Battling Joe

Dans un village noir de charbon
 Dans les ch'minées et les corons
 Tout p'tit il battait ses copains
 Il était fier de ses deux poings
 Presqu' autant qu' son père le mineur
 Qui disait: "Ça f'ra un boxeur"
 Le jour de son premier combat
 Fallait un nom, l'en avait pas
 Comme la mode était à l'anglais
 Il s'appela "Battling Joe"

Battling Joe
 C'était un peu démesuré
 Pour un gosse aux épaules étroites
 Mais qui avait une méchante droite

Battling Joe
 Il gagna son premier combat
 Et le soir même avec papa
 Il prenait le train pour Paris
 Où un boxeur ça vaut son prix

Battling Joe
 Il croyait bien en f'sant c' truc-là
 Être plus libre mais voilà
 Qui dit boxeur dit manager
 Le sien avait une poigne de fer
 C'était un gars très régulier
 Qui pour justifier la moitié
 Des bourses de tous ses combats
 Lui fit mener une vie de forçat
 "On n'est pas là pour rigoler"
 Qu'il disait à Battling Joe

Battling Joe
 Devint un boxeur redouté
 Battling faisait des gross' recettes
 Battling devint une gross' vedette

Battling Joe
 Les dames disaient tout près du ring
 "Il est délicieux ce Battling"
 Et elles admiraient son moral
 Sans penser que les coups ça fait mal

Battling Joe
 Battling devint un grand champion
 Jusqu'au triste soir où un gnon
 Lui embrouilla soudain les yeux
 Le manager dit: "C'est pas sérieux !
 Tu d'viens feignant, fais ton métier
 Boxe ça rime pas avec pitié..."
 La foule eut p't êtr' tort ce soir-là
 De siffler la fin du combat
 Malgré les lampes et leurs éclairs
 Battling Joe... hé Joe... ne voyait plus clair

Battling Joe
 C'est un nom maint'nant oublié
 Une triste silhouette qui penche
 Appuyée sur une canne blanche

Battling Joe
 A tout perdu en un seul soir
 Ses yeux son titre et son espoir
 Mais il sait comme consolation
 Que son manager a d'autre champions
 Battling Joe

Battling Joe, Yves Montand, paroles et musique : Jean Guigo, Loulou Gasté, 1946.

JEAN LACOUTURE

Si vous voulez savoir ce que c'est que jouer...

4 mars 1978, Galles-Irlande : 20 à 16

« Ils jouent si bien, les Gallois, nous disait dimanche Jean Dauger, qu'ils forceront le "quinze" de France à bien jouer lui aussi le 18 mars à Cardiff. ». Si le grand joueur bayonnais dit vrai, quelle fête que celle qui se prépare là-bas ! On la disait (nous la disions...) vieillie, cette équipe qui depuis sept ou huit ans domine, à quelques éclipses près, le rugby européen. Jamais elle ne nous a paru sinon plus forte, en tout cas plus équilibrée que samedi sur l'herbe un peu folle de Dublin, dans le bouillonnement furieux créé, d'entrée de jeu, par les joueurs irlandais que tout un peuple était venu voir bousculer les maîtres gallois.

Bousculés, les visiteurs le furent d'abord. Et, quand souffle le vent d'Irlande, il faut s'accrocher au sol comme le trappeur sur la taïga sibérienne. Emmenés par la nouvelle merveille qu'est le demi d'ouverture Ward, inspirés par le grand Mike Gibson, qui portait ce jour-là pour la soixante-quatrième fois le maillot national, battant ainsi le record détenu par Dauga et son ami MacBride, les joueurs verts balayaient le terrain. Et pourtant, après vingt minutes de jeu, ils se retrouvaient menés par 6 à 0.

[...]

Mais ce sont bien tout de même les meilleurs qui l'ont emporté. Ce pack irlandais qui avait si bravement relevé le défi des colosses français, deux semaines plus tôt au Parc des princes, fut proprement disloqué ici par la poussée des huit avants gallois, dont la maîtrise en mêlée ouverte et fermée et en touche nous a paru plus dominatrice que jamais. Tous les trucs, toutes les astuces, tous les biais pris par les Irlandais s'usaient sur ce bloc de granit rouge, mouvant, pesant, savant.

Mais les Gallois, on le sait, ce n'est pas par la masse qu'ils prétendent l'emporter, ni en transformant le rugby en un combat de béliers, comme leurs rivaux français frappant patiemment de leur front un mur de béton irlandais. C'est en faisant gicler le ballon des mêlées, en le faisant voler, en déroutant, démarrant, démarquant, par le galop, l'esquive, les feintes et le contre-pied. En inventant constamment le jeu en fonction des situations que créent ou que vivent trente personnes à nulles autres pareilles, par un temps imprévisible, avec un ballon de forme improbable et à l'humeur folâtre.

Alors, si vous voulez savoir ce que c'est que jouer, regardez ces gens-là. Regardez Gareth Edwards, ce perpétuel ingénieur de gestes et de risques, ce capitaine Cook découvreur de terres du rugby qui oriente, pilote, reconvertit ou éclaire ; qui, du pied, des mains et de la tête, joue à quinze comme Lindbergh volait et Caruso chantait. Avec une lucide spontanéité.

Les deux essais marqués par les Gallois à Dublin ce samedi, quelle leçon de construction immédiate, d'élans bien tempérés ! Quelle gaieté sérieuse dans les gestes et quelle prudente profusion dans la course !

Voilà ce qui s'appelle bien jouer au rugby. Voilà ce qui s'appelle plus simplement jouer au rugby. Tout amputé qu'il fût par les limites du petit écran, le rugby, comme nous l'avons vu ce jour-là, c'est une leçon d'espace.

Le rugby, c'est un monde, chroniques de Jean Lacouture,
La Table Ronde, Paris 2007, pp. 221-223 (*Le Monde*, 7 mars 1978).

ANTOINE BLONDIN

Un meeting essentiel

Aujourd'hui, si le Tour de France continue de faire la belle part à l'épopée, il s'est considérablement domestiqué. Des provinces entières, sur le pas de leur porte, saluent avec admiration et amitié la réussite d'une entreprise qui provoque l'investissement sentimental et progressif d'un paysage par un état d'âme, dans une harmonie si rigoureuse qu'elle faisait dire à un journaliste américain invité dans la caravane : « Je ne connais qu'un chef-d'œuvre d'organisation qui puisse lui être comparé, c'est le débarquement en Afrique du Nord. » Et, au sommet de la montagne, les reporters trouvent des cabines téléphoniques, aménagées à leur intention, d'où ils peuvent communiquer l'ordre des passages aussi aisément que d'un studio ou d'une salle de rédaction éphémères.

Seule compétition de cette envergure à aller chercher son public là où il est, c'est-à-dire chez lui, le Tour en marche se présente désormais comme une parcelle itinérante de territoire français, neutralisée sur 60 kilomètres de long et 100 mètres de large, qui se déplace à 40 à l'heure. Il mobilise environ dix mille gendarmes locaux, C.R.S. voltigeurs et gardes républicains-cascadeurs pour assurer la régularité de son développement et garantir le passage aux quelque cent vingt coureurs et cinq cents véhicules qui en composent le cortège. Sur une distance avoisinant 4 500 kilomètres, il fait en général étape dans vingt-deux villes, promenant son peloton-palette par monts et par vaux, bivouaquant dans l'ombre des cathédrales, mêlant l'Histoire à la Géographie, créant un concours de circonstances qui appelle les sites, les pierres, les êtres, à votre rencontre. Et les mille cinq cents personnages qui vivent ces trois semaines d'aventure s'émerveillent, à chaque fois, qu'une manifestation sportive annexe aussi spontanément à sa cause les trésors du patrimoine culturel et les offrandes de la nature, leur confère de nouvelles couleurs - ces couleurs cyclistes, si j'ose m'exprimer ainsi, qui se fanent douloureusement au vent de la course pour renaître plus pimpantes, le lendemain matin.

Où ces hommes méconnaissables que l'on a vus arriver la veille, masqués de poussière et de sueur, geignant mais un peu tard qu'on ne les y prendra plus, trouvent-ils l'énergie de repartir ? D'où vient qu'ils éclatent en imprécations s'ils sont disqualifiés ou contraints à l'abandon et qu'aucun d'entre eux ne supporterait de manquer à l'appel du matin et de voir ses camarades l'abandonner dans une ville à marée basse pour s'en aller, sans lui, sur les chemins ? Qu'est-ce qui fait courir les coureurs ? L'appât du gain, de la renommée, bien sûr ! Mais surtout le désir de ne pas manquer le fabuleux meeting dont l'aboutissement à Paris témoigne pour toute une carrière, voire pour toute une vie. Sous l'implacable écorce professionnelle survit un cœur amateur qui cherche à s'administrer sa propre preuve. J'en veux pour exemple le cas de Brambilla que j'ai connu. C'était un honnête champion au menton en galoche, qui termina troisième du Tour 1947, après avoir porté le maillot jaune. Il faisait son métier avec un acharnement qui ne trouvait pas toujours sa récompense. On le voyait se fustiger en course à grands coups de pompe de bicyclette, se flanquer des gifles pour surmonter ses défaillances, se priver volontairement de ses bidons de ravitaillement pour se punir de pédaler sans conviction. Des coureurs de ce calibre sont susceptibles de persévérer longtemps sur le vélo. Tel ne fut pas le cas de Brambilla. Un jour que ses fidèles venaient lui faire visite, ils le trouvèrent occupé à combler une fosse profonde au bout de son jardin. Dans cette tombe, il venait d'enterrer tout debout sa bicyclette : il ne se jugeait plus digne de courir.

Sur le tour de France, Antoine Blondin, La Table Ronde, Paris 1996, pp 26-30.
(Première publication : Mazarine, Paris 1979).